

Oct
12

La Noce (1919) de Bertolt Brecht, traduction de Magali Rigaiïll, mise en scène de Olivier Mellor.

La Noce est la plus longue et la plus jouée des pièces en un acte de Brecht, écrite en 1919, à vingt-et-un ans. Inspiré par les foires de sa ville natale d'Augsbourg et par les fêtes de la bière de Munich, il raconte un moment clé de la vie, le repas de nocces.

Publiée pour la première fois en 1961, cinq ans après le décès de Brecht, *La Noce* est l'un de ses premiers textes. Coup d'essai, coup de maître, qui porte en un acte choral les promesses de l'auteur, d'un théâtre épique, distancié, humain et cruel :

« *Dans La Noce, tout a été préparé comme il faut : mariés et invités ont revêtu leurs habits de fête, les hôtes ont prévu un repas de noce digne de ce nom, l'ami a préparé son discours. Les invités essaient d'être conciliants et sociables. La suite n'est que succession de ratés et de catastrophes qui prennent une ampleur grandissante jusqu'à ce qu'on en vienne aux mots et aux mains. (...) La principale arme est le langage. Mots qui tuent et phrases assassines se succèdent sans répit aucun, si ce n'est des silences qui expriment la gêne et l'ennui, et l'un des objets de la lutte est de parvenir à faire taire l'autre, et, si possible, à le réduire définitivement au silence.* »
(Magali Rigaiïll, traductrice de *La Noce*.)

Pas d'empathie ni d'identification possible avec les personnages, sous l'effet de la distanciation brechtienne : des êtres observés, de façon sociologique, telles des souris en laboratoire examinées cliniquement, à l'occasion d'une noce – événement clé – qui les surexpose, comme le note le metteur en scène éclairé Olivier Mellor.

La représentation – un ensemble choral – conduit d'emblée à l'avènement d'un ratage absolu – à la dimension d'un échec universel -, grâce à l'observation d'une fête populaire, à l'intérieur de laquelle l'alcool et la rancœur ne sont que les symptômes d'une société malade ou déliquescence, vengeresse et perdue.

Œuvre théâtrale – politique, sociale et économique -, à l'aune d'une Allemagne défaite (Guerre de 1914-1918), revancharde, terreau fertile pour le nazisme.

Les personnages paraissent déjà morts, condamnés à une morne existence.

Dans la mise en scène d'Olivier Mellor, le constat sociologique est inversement proportionnel à l'esprit de troupe de la compagnie du Berger, qui en échange, fait la fête, bat son plein et repousse le plus loin possible la velléité d'amoindrir le propos.

Tel est le monde, ici comme ailleurs, entretenu sourdement par la violence des relations inachevées et manquées, menant par anticipation à un échec assuré.

Les mots qu'on se dit, les histoires graveleuses qu'on se raconte, les jalousies nourries par les mal-aimés de tous les temps, les petites envies et les petites trahisons continuelles, la mauvaise foi et l'absence de compassion à la douleur de l'autre, *La Noce* offre un festival catastrophique de bonnes résolutions ratées.

Les meubles sont métaphoriques de l'approximation de toute velléité de construction : artisanat aléatoire, matériel détérioré – mauvaise colle – et les fabrications du jeune marié lui échappent, le temps des ripailles avec les invités.

Rien ne tient ni ne « prend », tout se dégrade – un registre péjoratif à l'extrême, le mal-vivre, quand on ne peut se reposer sur une chaise ni solide ni confortable. Bertolt Brecht est même présent en bout de table, casquette sur la tête, l'œil observateur, l'expression ironique et amusée adressée en complicité au public.

La troupe joue le jeu, tambour battant, sans sourciller ni se poser de questions, avançant pliée sous la tempête des horreurs qu'on se lance à la face sans jamais désarmer, ni renâcler, faisant montre à la fois des instincts les plus bas et les moins avouables et d'une énergie et envie de vivre des plus résolument combattives.

« A partir du jour de tes noces, tu n'es plus une bête qui sert une maîtresse, mais un homme qui sert une bête, et c'est ce qui te tire vers le bas jusqu'à ce que tu n'aies plus que ce que tu mérites. »

Quand la fête est finie, se retrouvent les nouveaux mariés, seuls et ensemble, conversant enfin raisonnablement et à cœur ouvert, une lueur d'espoir entrevue.

Remercions Fanny Balesdent, Marie-Laure Boggio, Emmanuel Bordier, Marie-Béatrice Dardenne, François Decayeux, Françoise Gazio, Rémi Pous, Stephen Szekely et Denis Verbecelte. Des artistes à part entière dans le jeu avec les autres.

La musique de bal de noce, type « baloche jazzy » est assurée par Toskano et son orchestre, les musiciens *Schrottplatzhunde Trio* avec Romain Dubuis au piano, Séverin « Toskano » Jeanniard à la contrebasse et Olivier Mellor à la batterie.

Les spectateurs sont d'une certaine façon invités gracieusement au bal de noce.

Une farce cynique et festive qu'animent avec force des personnages grimés et masqués, maquillés à outrance, afin de se ressembler davantage en même temps que de se cacher intimement, des êtres qui nous sont manifestement proches.

Véronique Hotte